

port au fond duquel s'élevait notre camp, les ténèbres nous environnaient et les étoiles qui s'allumaient une à une au firmament versaient en hésitant leur timide clarté. Toute cette poésie de la nuit ne réussit pas cependant à nous faire souhaiter la prose d'un repas frugal ; après nous être accommodés d'un succulent souper, nous vîmes nous asseoir à la porte du camp.

Le spectacle avait changé, mais c'était toujours la même grandeur et la même solennité. La lune s'était levée et se balançait maintenant, là-bas, au bord de l'horizon. Peu à peu les teintes, si vives tout à l'heure, avaient diminué d'éclat, les nuances s'étaient confondues, et la nature silencieuse et recueillie se voilait dans les plis de ses ombres. La nuit était tout à fait venue, claire, pure, transparente, avec ses myriades d'étoiles jetant leur reflet d'or dans le miroir assombri des flots. Quel calme dans cette nature grandiose ; quel silence solennel enveloppe l'immensité ; quelle profondeur dans ce ciel resté pur malgré les ténèbres ! La douceur de cette température, la splendeur du firmament tout constellé de clous d'or, la vue du lac dormant, où de toutes petites vagues, soulevées à peine par leurs grandes sœurs du fond, brisaient mollement leur crête argentée et, de toute part, ce calme auguste que rien ne trouble faisaient de cette soirée un de ces doux moments où il fait bon de vivre. Notre conversation, sans tomber tout à fait, se ressentait cependant des dispositions de nos esprits plus au moins absorbés par le spectacle grandiose de cette belle nuit d'été. Oh ! ces nuits d'été, qui dira leur mystère ? "Alors, dit Alphonse Daudet, les sources chantent bien plus clair... il y a dans l'air des frémissements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres ; la nuit, c'est la vie des choses."

Ces spectacles-là ne s'oublient pas ; pour moi, je garderai toujours dans ma mémoire le souvenir des splendeurs de cette belle soirée qui ne faisait qu'entreouvrir les premières pages dont Dieu seul connaît la profondeur.

KISKISINK.

CHRONIQUE ECOLIERE

On dirait vraiment que les événements se sont donné la main pour ne pas arriver durant cette quinzaine. C'est cela qui vous désarçonne un

chroniqueur. Mark Twain disait un jour qu'on ne pouvait juger par la grosseur d'une grenouille à quelle distance elle sautera. De même, il serait téméraire de croire que le nombre et l'importance des événements est proportionné au nombre de jours écoulés durant une quinzaine ou un mois. Vrai, me voilà arrêté sur tous les points. Si, au moins, il y avait quelque part, durant les quinze jours qui viennent de s'écouler, un tout petit congé, peut être en brochant, en alongeant... pourrais-je m'accrocher à lui, comme le naufragé, au milieu des flots, s'accroche... au brin d'herbe ; mais non, rien, rien : c'est à se jeter dans le Saguenay. Mais, j'y pense, parlons donc un peu du temps qu'il fait ; comme à un refrain aimé, on revient toujours à ce sujet : un triste sujet cependant ; le Nord qui vient gémir dans les fenêtres de nos salles me le dit assez.

Oui, l'automne est tout à fait revenu. Le dépouillement général de la nature nous a avertis depuis longtemps de son arrivée importune. Oh ! Chicoutimi, qu'il est triste de ce temps-ci ; comme ses environs il semble avoir maintenant épuisé toute sa réserve de charmes. Les arbres ont pris des aspects sévères, les fleurs ont disparu : dépouillée, la charmante parure de l'été dans les champs. Plus de tapis de velours vert, plus de tentures jaunes d'or ; et ces décors pleins d'azur, où sont ils ?... Les grains sont fauchés et les foins verts, coupés en fleurs, ont embaumé une dernière fois la prairie puis ont été entassés dans les fenils. Alors la terre est apparue revêtue de sa livrée d'automne mi-grise, mi-verte qui la rend si triste.

"Qu'il fait froid !" dit-on de toute part. Et là-bas, ou plutôt, ici, là, partout, des grands arbres rongés se découpent sur un doux ciel de turquoise, tout piqué de petits nuages blancs qui semblent s'accrocher les uns aux autres pour tâcher d'en former de gros. Un grand frisson a passé partout dans nos rues, dans nos cours et l'on se répète toujours l'un à l'autre ou l'on pense tout seul : "Qu'il fait froid !" Alors les collets se relèvent frileusement, dans le jour terne, bas, gris ; les silhouettes circulent en tous sens. Et sous le vent qui souffle maintenant en demi-rafale, les feuilles de pleuvoir partout sur les pelouses dégarnies, dans les allées éclaircies, sur les feutres et les chapeaux de soie. L'on marche sur un tapis musical de feuil-

les mortes. Le vent fraîchit toujours ; les montagnes de rouges deviennent violettes ; et là-bas, derrière les grands arbres, le soleil, un soleil froid, pâle, s'incline, s'incline, éclairant d'une lumière indécise la mort de tout. Voilà bien une de ces journées d'automne si triste, si mélancoliques qu'elles donnent envie de pleurer.

**

Mercredi, 29, on a fêté avec le cérémonial accoutumé la fête de M. l'abbé N. Degagné, professeur de Rhétorique et directeur de l'Union Sainte-Cécile. A la messe de communauté, deux beaux morceaux de fanfare et *Justus ut palma* (Lambillotte), duo chanté par MM. Ph. Girard et J. Dufour.

Qui fut supérieur, de Napoléon ou de Garcia Moreno ? Tel était le sujet d'une discussion faite hier, 30 octobre, par nos confrères de Philosophie junior, à la société Saint-Dominique. Le sujet, comme vous voyez, promettait beaucoup d'intérêt et la discussion en fut toute remplie. MM. J. Lapointe et J.-Bte Boivin "défendaient" Napoléon. MM. J. Dufour et M. Beaulieu étaient les défenseurs de Garcia Moreno. M. J. Bte Boivin prononça d'abord un discours... éloquent dans lequel il prouva clair comme deux et deux font quatre que Napoléon était *le plus grand*. Puis M. M. Beaulieu prouva à son tour dans un discours non moins éloquent que Garcia Moreno était aussi... *le plus grand* ; M. J. Lapointe vint ensuite compliquer davantage la question en disant qu'il n'y avait pas même de comparaison entre Garcia Moreno et Napoléon, que, tout au moins, ce n'était guère faire honneur à celui-ci que de le mettre en parallèle avec le président de l'Équateur. Alors on se prit aux cheveux pour de bon : les arguments pleuvaient ; il coulait de l'éloquence à flots. Finalement, on en appela au peuple, et le peuple, dans sa sagesse, donna 28 voix de majorité pour Napoléon. Un peu plus et l'affaire était prise en délibéré : les grandes questions ne se vident pas en une heure.

Dans cette discussion, on semble avoir trop concentré l'attention sur Napoléon seul ; on s'est jeté, dès le commencement, avec frénésie sur quelques faits de la vie du grand homme et on a perdu complètement de vue Garcia Moreno, à tel point qu'à la fin de la séance il n'en était plus du tout question.

DAMASE POTVIN,
Elève de Physique.